

Les papillons de nuit

Mélissa Verreault

Certains moments nous aspirent jusqu'à devenir l'espace entier de nos vies. Le temps passe, on reste immobile. Figé là, à essayer de comprendre ce qui a pu se produire. On grandit, mais seulement du dehors. De l'intérieur, on s'efface. Je suis aujourd'hui l'enfant d'alors, fille de cet atome temporel où tout a pris son sens et l'a perdu du même coup. De cet instant où le chemin s'est dessiné.

À l'époque, papa travaillait de nuit. Il rentrait vers six heures du matin et allait se coucher avant notre réveil, à mes sœurs, mon frère et moi. On devait déjeuner en silence pour ne pas le réveiller. Quand il faisait beau, ma mère nous envoyait jouer dehors toute la matinée pour que papa puisse se reposer. Un matin, cependant, quand on s'est levés, papa était encore dans la cuisine. Il tenait une tasse de café dans ses mains et fixait maman, muette, qui regardait par la fenêtre. Papa portait encore ses habits de travail, et maman, sa jaquette. Sans même se retourner, elle nous a demandé si on voulait un chocolat chaud. Avec toute l'euphorie exagérée de l'enfance, mon petit frère a demandé :

— Avec des guimauves dedans ?!

Il avait l'espoir que ce soit jour de fête. Avec un enthousiasme forcé, maman s'est exclamée :

— Pourquoi pas ?

Clairement, il se passait quelque chose d'extraordinaire, car papa ne déjeunait jamais avec nous les matins de semaine, et maman répondait toujours que les guimauves, c'était pour les carrés aux Rice Krispies. Je ne voulais pas poser de questions et ainsi risquer de gâcher la surprise. J'avais le don de mettre mon nez là où il ne fallait pas, comme me le répétait souvent ma mère. Alors j'ai joué le jeu et fait semblant que tout cela était normal.

En feignant que cette journée ne serait pas différente des autres, j'ai demandé si je pouvais aller jouer chez Moïra après le déjeuner. La veille, elle était venue se baigner tout l'après-midi et on avait mangé des popsicles au raisin en dessinant à la craie sur l'asphalte. C'était à mon tour de lui rendre visite, et j'avais hâte, car elle possédait un cloche-pied qui comptait les tours et qu'elle acceptait toujours de me prêter. Moïra était la petite fille la plus gentille du voisinage. Elle disait toujours s'il-vous-plaît-merci. Elle était mon amie parce qu'elle habitait à deux coins de rue de chez nous, mais aussi parce qu'elle n'avait comme moi aucun intérêt pour les mauvais coups. Elle préférait cueillir des pissenlits pour en offrir des bouquets à sa mère et dessiner des portraits de sa famille où ses parents s'aimaient encore. Ils s'étaient séparés au début du printemps et Moïra avait de la peine, car elle ne voyait pas souvent sa mère, partie habiter chez son nouvel amoureux le temps que les choses se replacent. Même si son père s'occupait bien d'elle, il était toujours triste, alors ça brisait un peu l'ambiance de nos jeux de poupées.

Après que j'ai demandé si je pouvais aller chez Moïra, maman est devenue blanche. Elle a de nouveau détourné le

regard vers la porte-patio, semblant chercher dans le paysage d'août une réponse à un grand questionnement intérieur. Pourtant, ma demande me semblait toute simple. Jamais dans le passé ça n'avait posé problème que j'aille chez Moïra, malgré l'histoire de la séparation. Contrairement à d'autres parents, les miens ne m'avaient pas empêchée de jouer avec elle sous prétexte que sa situation familiale instable pouvait exercer une mauvaise influence sur moi. J'avais entendu ces mots dans la bouche de notre voisine Martine, qui cherchait à protéger sa fille de tous les maux de la Terre, y compris ceux qui n'existaient pas, en appliquant les règles les plus sévères du quartier. Maman disait que Martine était pratiquante et que c'était pour ça qu'elle avait parfois l'air de vivre à une autre époque. Le lien entre le fait de se pratiquer et celui de voyager dans le temps m'échappait, mais ça devait être comme pour tout le reste : à force d'essayer fort, on pouvait arriver à se déplacer du futur au passé sans trop de mal. Martine était chanceuse de maîtriser cette technique, mais Noémie, un peu moins de l'avoir comme mère. En tout cas, c'était mon avis de fillette de six ans à qui l'on ne demandait jamais son avis, alors il valait ce qu'il valait. Cette fois-là, j'allais quand même exprimer le fond de ma pensée, car je ne comprenais sincèrement pas pourquoi ma mère faisait tout un plat de mon désir d'aller chez Moïra.

— Elle est pas chez elle aujourd'hui.

Ma mère a lancé ça comme une grande vérité inébranlable, mais comment pouvait-elle le savoir, il était à peine 7 h 30, elle n'avait sûrement pas téléphoné au père de Moïra pour connaître son horaire de la journée.

Papa, qui était jusque-là demeuré muet comme une église, d'un silence plein d'échos et de secrets, est intervenu en lâchant :

— Il est arrivé quelque chose.

Ça, ce n'était pas vraiment une nouvelle. Même pour ma cervelle inachevée de fillette de six ans, c'était déjà clair depuis de longues minutes que quelque chose était arrivé ou sur le point de se produire. J'avais espéré que ce serait un colis, un cadeau, une sortie imprévue, une joie capable de nous soustraire à la redondance des jours d'été qui se suivaient et se ressemblaient au point où ça devenait difficile de déterminer lequel était hier et lequel était demain ; aujourd'hui, c'était un peu plus facile à dire – aujourd'hui, Moïra ne serait pas chez elle. C'était du moins ce qu'avait avancé maman, et avant que je ne réclame des précisions, papa a ajouté :

— Moïra sera plus jamais chez elle.

Plus ils essayaient de m'expliquer ce qui se passait, moins je comprenais. Elle serait où, alors, Moïra ? Où vit-on quand ce n'est pas chez soi ? Irait-elle chez sa mère ? Même si elle déménageait avec elle, on pourrait se revoir, non ? D'accord, c'était dans un autre quartier, mais on réussirait à jouer ensemble si nos parents acceptaient de nous reconduire en voiture chez l'une ou chez l'autre.

— Moïra est partie pour toujours, Mélissa. Tu pourras plus la revoir.

La seule fois où mes parents avaient employé l'expression « partie pour toujours », ça avait été pour parler de notre chienne Candy qu'ils venaient de faire euthanasier.

— Vous avez fait tuer Moïra ! ai-je crié, interloquée.

— Quoi ? Non ! Bien sûr que non, a répliqué mon père, sur la défensive.

Des larmes sont alors apparues sur le visage de ma mère. D'abord deux ou trois, discrètes, puis un torrent, dont je n'arrivais plus à faire l'inventaire. Papa m'a prise dans ses

bras maladroitement. Il n'était pas habitué à nous consoler. C'était toujours maman qui nous réconfortait quand on avait du chagrin ou un genou égratigné. Il a flatté mes cheveux en disant qu'un drame était survenu, mais que moi, j'étais en sécurité. Il répétait en murmurant :

— T'es en sécurité, t'es en sécurité, t'es en sécurité.

Je n'en avais jamais douté, pourquoi insistait-il là-dessus ? C'était Moïra qui n'était pas en sécurité, de ce que je comprenais.

Elle n'était pas tout court. Elle n'était plus.

Comment était-ce possible ? La veille, on s'était baignées, l'eau de la piscine était à 80 °F, on avait passé trois heures à jouer les meilleures scènes de *La grenouille et la baleine*. Ma mère nous avait obligées à intégrer mes sœurs dans le scénario, alors on leur avait donné les rôles de poissons et de crustacés. Moïra connaissait comme moi toutes les répliques du film, il s'agissait de notre préféré. Moïra, la chanceuse, l'avait vu au cinéma ; moi, je n'étais jamais allée au cinéma, mais je n'avais pas osé le lui avouer, de peur qu'elle me trouve soudainement niaiseuse ou inintéressante. Mais à ce moment-là, dans la cuisine qui sentait sucré à cause du Nesquik et des guimauves, dans les bras de mon père qui ne savait pas comment embrasser sa propre peine, ce n'était plus important : j'aurais été prête à révéler mon secret à Moïra, si j'avais eu le moindre doute que ça puisse la sauver. J'avais peur que Moïra souffre, qu'elle ait mal et que personne ne soit là pour souffler sur ses bobos en disant : *t'en fais pas ça va passer*. Papa a changé de cassette et s'est mis à répéter :

— C'est un drame, c'est un drame, c'est un drame.

« Drame » : ce mot me semblait vide. On aurait dit une boîte utilisée pour en cacher une autre. Comme dans ce maudit jeu auquel on s'adonnait dans les fêtes de famille où,

chaque fois que le dé tombait sur six, on devait déballer un cadeau recouvert de papier journal et de duck tape, munis de mitaines de four. Tout ça pour mettre la main sur une barre de chocolat ou un billet de cinq dollars parfois en partie déchiré. «Drame»: ce n'étaient que des lettres qui formaient un son dur et froid. J'y entendais le mot «rame», et c'est d'une bonne paire dont j'aurais eu besoin pour affronter le déluge des yeux de ma mère, aussi puissant que la rivière Chaudière au printemps. J'allais finir par me noyer dans cette eau trouble; mes parents allaient devoir utiliser de vrais mots, des mots qui disent les choses au lieu de les cacher.

— Moïra est morte.

C'est moi qui avais lâché ces paroles, qui constituaient davantage un constat lucide qu'une question. C'en était pourtant une. Je voulais que mes parents confirment mon intuition. Après, ils auraient toute la vie pour essayer de m'expliquer ce qu'était la mort au juste.

— Oui, mon poussin, Moïra est morte.

— Pourquoi?

— On en sait pas vraiment plus pour le moment, mon chaton.

— Quand on aura des détails, on les partagera avec toi, ma petite loutre.

Quand mes parents remplaçaient mon nom par celui d'un animal, c'était généralement parce qu'ils essayaient d'atténuer une partie de la réalité. Ils ne s'adressaient alors pas à moi, à la Mélissa qui comprenait bien plus que ce qu'ils voulaient croire; ils s'adressaient à la petite bête fragile qu'ils pensaient que j'étais. Au poussin, au chaton, à la loutre, à la coccinelle, à la luciole, toute mignonne et sans défense

que je demeurais à leurs yeux, même si je n'étais plus un bébé, même si je rentrais en première année trois semaines plus tard.

Ça m'a soudain frappée : si Moïra était morte, elle n'entrerait jamais en première année. Elle n'apprendrait jamais à lire, à écrire, à compter, n'aurait jamais l'occasion de peaufiner sa technique pour arriver à dessiner des dauphins qui avaient l'air de vrais dauphins et non pas de poissons géants sans écailles, elle n'aurait jamais le chien qu'elle espérait tant recevoir à son anniversaire, elle ne mangerait plus jamais de pomme-tire ni de Toaster Strudel, elle ne ferait plus de forts l'hiver ni de châteaux de sable l'été, elle ne connaîtrait jamais d'autres mers que notre piscine hors terre dix-huit pieds et elle ne saurait jamais qu'après y avoir mûrement réfléchi, j'avais décidé que c'était elle ma meilleure amie, et non pas Noémie.

C'était ça, la mort : tout ce que Moïra n'accomplirait pas.

Le reste de cette journée n'a pas eu lieu. Je me suis retrouvée dans la cuisine le lendemain matin, dans le même pyjama, à boire encore une fois un chocolat chaud à la guimauve. Maman avait arrêté de pleurer, mais papa n'arrivait pas plus à dormir. Il a déjeuné avec nous aussi ce matin-là, qui était plus silencieux que tous les matins où maman répétait de nous taire parce que papa essayait de se reposer. Ce n'est pas à force de répéter les choses qu'elles se réalisent, plutôt à force de les ignorer. En tout cas, avec mon petit frère, ça fonctionnait. Quand je faisais semblant qu'il n'existait pas, ça l'insultait tellement qu'il arrêtait de m'agacer et allait importuner quelqu'un d'autre. Ce matin-là, en vérité, j'avais envie de prendre mon frère dans mes bras. On aurait dit que mes parents m'avaient transmis leur maladie de traiter les êtres plus petits qu'eux comme des bestioles fragiles. Petit frère ne voulait rien savoir de mon étreinte, préférant ses voitures miniatures à mon affection inhabituelle. Mes sœurs, elles, mangeaient les Lucky Charms que maman avait achetés la veille

à l'épicerie. D'habitude, elle refusait toujours d'en acheter, prétextant que ça ne contenait aucun nutriment. La mort avait pour étrange avantage de venir avec des permissions spéciales. Comme si tout ce qui comptait normalement n'avait plus d'importance.

Tout le monde s'est levé de table, sauf moi. J'ai approché le journal que papa avait laissé ouvert. Je ne savais pas encore lire, mais j'arrivais à déchiffrer certains mots, certaines expressions. Sur la page, en grosses lettres grasses, j'ai reconnu le mot «drame». Encore ce mot vide. Il était suivi d'un autre mot commençant par «f». La photo montrait une maison ressemblant à celle de Moïra, sauf que des rubans jaunes pareils à ceux qu'on utilisait pour décorer à l'Halloween empêchaient les gens d'y accéder. Et si tout cela n'était qu'une grande supercherie? Un coup monté, une histoire inventée, une mascarade destinée à amuser les enfants? J'espérais que si Moïra revenait, on la laisserait passer, qu'on lui donnerait la permission d'entrer dans sa maison.

— ... sa maison.

Ma mère, dans sa chambre à coucher, comme un écho à mes pensées, répétait :

— Dans sa maison, dans sa maison, dans sa maison.

Les récents événements semblaient avoir provoqué chez mes parents un curieux bégaiement. Ils radotaient les mêmes bouts de phrase, comme si eux-mêmes ne croyaient pas à ce qu'ils racontaient.

— Dans sa maison, dans son sommeil, Robert, tu imagines?

— Je sais, Michelle, c'est atroce. Comment on va annoncer ça à la petite?

— Elle va finir par l'apprendre d'une manière ou d'une autre, tu sais ben, elle a des oreilles partout, celle-là.

— Oui, je sais, je sais. On va trouver un moyen.

— C'est pas obligé d'être tout de suite. Elle est encore jeune, elle a pas à savoir là, maintenant, que son amie s'est fait tirer une balle dans la tête par son propre père.

Maman avait raison : bien malgré moi, j'avais des oreilles partout. À cet instant précis, j'avais aussi un trou dans le cœur. Je sentais le sang s'échapper de moi, remplacé par une substance froide et pétrifiante. J'étais toute faible, comme la fois où je m'étais évanouie après avoir pris un bain trop chaud. Le tapis gris se dérobaît sous mes pieds. Le couloir a rétréci, la porte entrebâillée de la chambre de mes parents a reculé, aspirés qu'ils étaient par la force centrifuge du réel qui essayait de remettre chaque chose à sa place. Je n'étais pas censée entendre ça. Mes parents s'étaient retirés dans leur chambre pour discuter à l'abri de ma curiosité, mais une fois de plus, j'avais fait échouer leur plan.

La vérité m'a été offerte sur un plateau d'argent comme un plat qui se mange froid. Cependant, je ne l'ai entièrement saisie que des années plus tard. Dans le journal, le mot après « drame » s'épelait « f », « a », « m », « i », « l », « i », « a », « l ». Familial. Un drame familial. Deux mots vides qui, collés ensemble, créaient encore plus de vide, gommaient les faits, non pas pour protéger les victimes, mais les meurtriers, passés et à venir.

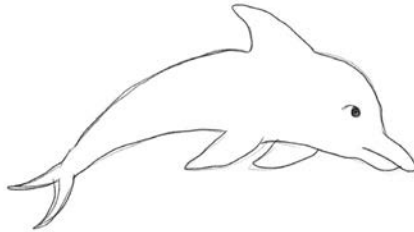
Le papa de Moïra : c'était lui qui l'avait tuée. Jacques, c'était son nom. Je ne l'ai su qu'après les événements, car Moïra l'appelait toujours « papa ». Jacques avait téléphoné à Danny, son ex-femme, en lui disant : *tu devrais venir voir ce que j'ai fait*. Elle a eu peur, évidemment. Elle n'est pas allée voir, envoyant plutôt Luc, son chum, vérifier ce qui

se tramait. Mon père connaissait Luc, c'est ainsi qu'il a su ce qui s'était produit.

Lorsqu'il a aperçu le nouvel amoureux de Danny sortir de sa voiture et se diriger vers la porte de la maison, Jacques s'est logé une balle dans le crâne. Au son du coup de feu, Luc s'est précipité chez les voisins pour appeler la police, qui est arrivée au bout de sept minutes. Bien sûr, il était trop tard. Tout le monde dormait à l'intérieur. Tout le monde dormait pour toujours. Moïra dans ses draps rose pâle sur lesquels grandissait une énorme fleur bourgogne, Jacques sur le plancher du salon, dans une flaque vermeille qui cherchait à envahir les autres pièces de la maison. Leur nuit éternelle conférait au ciel une teinte encore plus sombre, la douleur indigo déteignant comme un nouveau vêtement qui ne nous convient pas. Plus jamais le soleil ne se lèverait. Pourtant, l'aube est arrivée. Et quand papa est revenu du travail, il a vu les patrouilles de police aux gyrophares allumés. Il a vu une civière transporter un corps recouvert d'un drap blanc fluo, illuminant les ténèbres perpétuelles. Un corps, un si petit corps. Papa a reconnu la voiture de Luc, qui avait déserté la scène ; les policiers l'avaient ramené chez lui, il était trop en état de choc pour prendre le volant. Les deux hommes en uniforme ont annoncé la nouvelle à la maman de Moïra, qui n'était plus la maman de Moïra, car Moïra n'existait plus. Danny s'est effondrée sur la céramique de la cuisine. Luc a tenté de l'aider à se relever, mais elle ne voulait pas, elle souhaitait rester au sol, demeurer couchée pour toujours, dormir du même sommeil que Moïra, sa puce, sa belette, son mulot, sa salamandre, sa chouette, son loutreau, sa petite abeille. Moïra aussi avait mille surnoms d'animaux, mais elle n'était pas faible, elle n'était pas fragile. Elle était un papillon de nuit, inexorablement attirée par la

lumière. Moïra était plus forte que son père. Lui ne voyait pas comment il pourrait survivre au divorce, ça faisait trop mal, il n'allait pas s'en remettre, et si lui souffrait, Danny devait souffrir aussi. C'est elle qui avait tout ruiné. Il lui enlèverait ce qu'elle avait de plus précieux, son hermine, sa gerboise, sa poulette, sa brebis. Il avait sans doute l'intention de tuer Danny également, mais avait fini par se dire que la leçon serait bien plus grande s'il partait seul avec Moïra, ne laissant à Danny qu'une existence vide comme une coquille de bernard-l'hermite ayant décidé de changer de maison.

On n'est pas allés aux funérailles de Moïra. Danny souhaitait une cérémonie intime, strictement réservée à la famille. Pour seul rituel, j'ai enterré l'unique photo que je possédais de Moïra dans notre cour arrière, tout près de la piscine, afin qu'elle puisse entendre à l'infini le bruit de la mer.



*En mémoire de Moïra Fortin, mon amie et voisine,
assassinée par son père le 2 août 1990
à Saint-Jean-Chrysostome-de-Lévis.*